

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Do 2 décembre 1912

Thermomètre de E. Claudel. Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.O. Lne. Fahrenheit. Centigrade 7 h. du matin...54 11 Midi...65 13 3 P. M...70 19 6 P. M...70 19

La France et le développement des Etats-Unis.

Un américain vient de proclamer dernièrement l'influence de la France sur les Etats-Unis.

M. James H. Hyde a fait à Tours, sous la présidence de M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat au ministère des finances, une très intéressante conférence "sur le rôle de la France dans le développement des Etats-Unis".

Après avoir rappelé à grands traits l'histoire des relations politiques des deux pays, M. James H. Hyde a examiné les relations intellectuelles.

C'est par les académies, les écoles, les universités, que l'influence française s'est d'abord fait sentir. M. James Hyde s'est attaché à préciser le rôle de l'Institut de France et plus particulièrement de l'Académie des sciences. Il a également insisté sur l'importance des échanges de conférenciers entre les grandes universités des deux pays, sur l'action des expositions universelles et plus encore sur l'œuvre considérable de l'Alliance française, de la fédération des sociétés locales de l'Alliance française fondées aux Etats-Unis. Il a montré qu'il y a là un énorme mouvement trop peu connu, trop médiocrement apprécié dans les pays de langue française.

Au point de vue artistique, l'influence française grandit toujours; les jeunes Américains viennent chercher en France le goût, le sentiment de logique qu'ils ne trouvent pas ailleurs, l'harmonie du style, les proportions, les traditions. Les quatre plus grands artistes de l'art américain, le peintre Sargent et le sculpteur Saint-Gaudens, que l'Institut s'associa, et les peintres Whistler et

Lafarge, ont subi profondément l'empreinte française. L'action française a eu des adversaires aux Etats-Unis. Le faux esprit puritain allié à l'esprit de caporalisme allemand a été pour elle un ennemi dangereux par le nombre de ses troupes, car pour un émigrant français aux Etats-Unis, on compte 29 émigrants allemands. Mais ce qui a fait la force et la victoire de la France, c'est qu'elle a triomphé par l'idée et non par le nombre.

Comme de juste M. Hyde a été chaleureusement applaudi par son auditoire. Il n'est pas douteux que la France exerce une heureuse influence sur l'Amérique dans tout ce qui concerne le bon goût et les arts. C'est aux Français résidant aux Etats-Unis d'essayer sans trêve non seulement de maintenir cette influence, mais de l'augmenter si possible en faisant connaître et aimer notre belle langue et notre beau pays.

Mort de Bostock.

Dompteurs et Ménageries.

Encore un des plus célèbres dompteurs qui vient de mourir. Après Pezon et Bidel, c'est Bostock. Il est mort récemment, à Londres, et dans son lit, comme la plupart des dompteurs. On s'imagine volontiers que ces hommes habitués à cravacher les fauves sont destinés à être mangés par eux, et le frisson que donne cette crainte augmente l'intérêt de la représentation. C'est la même sensation qu'on éprouve à une course de taureaux lorsqu'on voit le terrible animal fondre sur un cheval et désarçonner le cavalier, ou baisser les cornes et s'élançant contre "l'espada" qui n'est qu'à deux pas avec sa loque rouge.

Bostock est venu à Paris en 1904 et l'on se rappelle combien ses représentations à l'Hippodrome eurent de succès. C'est lui qui avait fait construire cet immense cirque couvert. Et c'est lui, le premier, qui réussit à dresser un chimpanzé. Qui n'a pas vu Consul aux Folies-Bergères, Consul qui se mettait à table, une serviette au cou, habillé comme un gentleman, avec habit et cravate blanche, mangeait, buvait, fumait comme un civilisé et montait à bicyclette? Consul a fait des élèves.

A vrai dire, Bostock était plutôt un barnum qu'un dompteur. Il était entrepreneur de spectacles forains au théâtre et présentait des géants, des nains, des lutteurs; il organisa même des séances de jiu-jitsu. Bostock était riche. Il était le fils de M. Wombel, qui tenait en Angleterre l'un des plus grands marchés d'animaux du monde et fournissait l'armée anglaise de chevaux et de mulets.

Après avoir dressé des chevaux, Bostock avait voulu dresser ou du moins dompter les bêtes féroces par la même méthode, la douceur et la patience. Il y avait réussi et il a fait école.

Le danger des dompteurs est diminué de moitié par le fait que leurs bêtes sont parfaitement nourries. En supprimant chez elles la faim il ne leur resta que la colère toujours évita-

ble par une exacte justice. Il arrive cependant qu'un lion est malade, qu'un tigre est peu disposé certain jour à faire les exercices qu'on lui demande. Là commence le danger, et l'on a vu plus d'un dompteur attaqué et blessé par l'animal, furieux d'être dérangé dans son repos ou son caprice.

Bidel était le dompteur classique, celui qui ne livre rien au hasard. Il connaissait le caractère, l'humeur et les caprices de ses fauves. Néanmoins, en 1886, il eut à la foire de Neuilly un grave accident: son lion favori, Sultan, lui sauta à la gorge et le traîna dans la cage, prêt à le mettre en pièces. Il ne fut sauvé que par ses aides qui, avec des barres de fer à travers les barreaux de la cage, frappèrent le lion et l'éloignèrent. Plus tard, en Italie, il s'acquitta une grande réputation en se rendant maître d'une bête féroce échappée de sa cage. Enfin, à Saint-Quentin, vers 1902, il fut grièvement blessé par un lion; il fallut l'amputer et il aurait encore paru en dompteur si sa famille ne l'en avait pas empêché. Il se résigna et troqua la cravache pour la plume. Il a écrit ses mémoires. Bidel a été le Saint-Simon des ménageries.

Bidel est mort en 1909, à Asnières, où il avait pris sa retraite, comme tant d'artistes. Ne méritait-il pas ce nom après avoir conquis tant de fois sur les planches les applaudissements du public? Et quel artiste, qui joue la tragédie en la vivant et donne parfois son sang à l'appui du talent!

On avait vu des dompteuses avant lui; il eut du moins le privilège de présenter la plus célèbre: Mlle Ghinassi. On vit ensuite Mme Bob Walter, qui quitta la cage aux lions pour le garage d'automobiles, et "la Goulue", qui, après avoir brillé à Montmartre et dans les music-halls, est devenue un dompteur célèbre.

Bidel n'était pas un gentleman comme Bostock; il vivait en riche bourgeois, menant un grand train... de voitures foraines, ayant pour lui et sa famille la plus luxueuse des roulettes. Il n'a pas eu de successeur: sa ménagerie a été vendue deux mois après sa mort.

Pezon était le dompteur terrible, comme le nègre Delmonico, qui eut aussi une grande réputation. Il maniait dans la cage le fouet et le trident, frappant avec hardiesse de l'un ou de l'autre, et l'on entendait parfois le bruit du trident heurtant les mâchoires des gueules ouvertes. Il avait un lion favori, Brutus, superbe lion de l'Atlas, qui mourut un beau jour de neurasthénie. Pezon en eut un véritable chagrin. Il fut blessé plus d'une fois et mourut à la foire de Montmartre, en plein exercice de ses fonctions. Il laissait deux fils, qui n'ont pas continué sa profession, et sa ménagerie aussi a été vendue.

La manière de dompter les bêtes féroces comporte différentes méthodes sur un thème invariable, qui consiste à les bien nourrir et à leur donner l'idée de la supériorité de l'homme, comme force et comme courage. Ni le lion ni le tigre ne sont courageux: le tigre n'attaque guère qu'en rampant et en se jetant à l'improviste sur sa proie; le lion fuit s'il se

croit le plus faible. Il faut donc prendre ces animaux jeunes, autant que possible, parce que, terrassés et tenus par la force de l'homme, ils gardent cette impression et ne comprennent pas que leur force a grandi avec eux.

Il est inévitable aussi que la main qui les nourrit et les caresse leur devienne familière et amie. Habités peu à peu à quelques exercices, ils comprennent que le fouet ne les atteint qu'en cas de désobéissance et ils se soumettent, s'irritant d'un coup de cravache non mérité, car tout est juste pour eux qui correspond à l'habitude, et tout est injuste en dehors des conventions.

La parole aussi a une influence sur eux, mais nous ne saurions faire ici un cours complet de cet art; il vaudrait mieux lire les mémoires de Bidel.

La boxe a fait du tort aux ménageries. Serait-ce que nous préférons la lutte sauvage entre hommes? L'homme serait-il la pire des bêtes féroces?

UN BRAVE!

Le Prince Arsène Karageorgewitch

Les télégrammes de Macédoine ont signalé l'héroïque conduite du prince Arsène Karageorgewitch, frère du roi de Serbie et commandant en chef de la cavalerie serbe. Ces nouvelles n'ont point surpris tous les amis du prince, qui sont nombreux chez nous. Car, à considérer ses services, son passé, ses sympathies, nous avons presque le droit de le regarder comme un des nôtres.

Je l'ai connu dans des circonstances fort curieuses, par les champs de sorgho de l'Inde, le quatrième jour de la bataille de Lao-Yank. Kouropatkine évacuant la nuit précédente, la première ligne de positions avait reporté en arrière le gros de ses forces pour arrêter, par une contre-offensive vigoureuse, le mouvement enveloppant et d'ailleurs fort téméraire de Kuroki. Nous étions trois journalistes, deux Français, Ludovic Naudou et moi, un Allemand, le colonel Gedke, abandonnés complètement à eux-mêmes, perdus, noyés au milieu de cette étrange bataille, à laquelle, sur le moment, ni nous ni personne ne comprenait rien.

Les Russes, qu'on accuse assez volontiers de se montrer despotiques et tyranniques, traitaient les correspondants de guerre avec un libéralisme qui ne s'est malheureusement pas retrouvé depuis. Chacun de nous, attaché officiellement à un corps d'armée ou le général l'invitait à sa table, avait la faculté d'aller et venir librement. Mais ce jour-là, cette liberté complète ne nous rendait pas plus claire, plus compréhensible la bataille. Les tiges du sorgho, presque aussi hautes que des cannes à sucre, dérobèrent tout à nos yeux, fantassins, artilleurs et cavaliers. Sur cette plaine immense, emplie du crépitement de la fusillade, un soleil de plomb tombait.

Quel était le vainqueur et quel était le vaincu, de quel côté se produisait l'attaque principale? Impossible de s'en faire la moindre idée. Comme nous errions ainsi à l'aventure, dans la situation de Fabricius, le héros de "la Chartreuse de Parme" au milieu de la bataille de Waterloo, un escadron de cosaques de l'Amour, des Bourliates à la face camuse,

nous croisa. Le colonel, qui marchait en tête, voyant notre brassard de correspondants, nous adressa la parole en français et s'entremit avec nous quelques instants: c'était le prince Arsène Karageorgewitch.

Son régiment se surmenait ce jour-là. On le portait en toute hâte vers l'aile gauche russe où, par la faute du général Orlov, s'était produite cette fausse attaque, suivie d'un commencement de débandade, qui compromit le résultat de la journée.

Ce n'était pas la première fois, certes, que le prince Arsène et ses braves cavaliers se jetaient ainsi au plus fort des coups. Son chef, le général Remenkampf, qui connaissait ses qualités d'entraîneur d'hommes, le plaçait toujours au poste le plus périlleux. Blessé grièvement à la poitrine, après trois mois d'hôpital il est en état de reprendre son commandement qu'il garde, en ne cessant de se distinguer, jusqu'à la fin même de la guerre.

Les plus hautes distinctions lui sont conférées. L'Empereur lui fait remettre un sabre d'honneur par une délégation. Il le nomme commandant à vie d'un de ses régiments, avec le droit de porter toujours l'uniforme.

Le prince Arsène se retire alors à Paris qui est pour lui son autre patrie.

Car, avant de servir dans l'armée russe, il a servi dans notre armée. Engagé volontaire aux spahis, puis dans la légion étrangère, il fait, comme simple soldat, la campagne du Tonkin, prend part aux combats de Lang-Son, de Thuyen-Nan et détache auprès de l'amiral Courbet, assiste au bombardement de Formose. Il n'a raconté maintes fois les anecdotes les plus curieuses, les plus colorées sur ces passionnantes campagnes. L'armée française n'a pas d'ami plus ardent et d'admirateur plus convaincu.

C'est à son retour en France que, sur la prière du Tsar, l'armée, il passe dans l'armée russe, où il fait une si rapide, une si brillante carrière.

Il y a six semaines à peine, quelques jours avant l'ouverture des hostilités, le hasard me fit rencontrer le prince sur le boulevard. Il était sûr de la guerre, il l'appelait de tous ses vœux. Il m'attendait qu'un télégramme pour aller rejoindre l'armée serbe. "Nous avons droit, me dit-il, à tout votre appui, à toute votre sympathie. Nous allons nous battre avec vos canons, avec vos méthodes, et j'ai l'entière conviction que nous nous battons fort bien!"

Ces prédictions se sont réalisées. La vaillante armée serbe a culbuté l'ennemi partout où elle l'a rencontré. Le prince Arsène, à la tête de toute la cavalerie, a montré, une fois de plus, ce dont il était capable. C'est de grand cœur que tous ses amis de France applaudissent à ses magnifiques succès!

RAYMOND RECOULY.

RECONNAISSANCE.

Une personnalité d'Athènes conversait ces jours derniers avec un Allemand qui lui reprochait la sympathie systématique des Grecs pour la France.

— Oh! mais, depuis quelque temps, nous aimons aussi beaucoup l'Allemagne.

— Ah! oui! s'écria l'Allemand avec satisfaction.

— Certes, dit le Grec, nous vous sommes reconnaissants d'avoir fourni à la Turquie de si mauvais canons et de si vieux bateaux.

Plus de Blondes.

Les savants ont parfois l'érudition bien maussade.

L'un d'eux l'anthropologiste américain Mason ne vient-il pas de découvrir scientifiquement qu'il n'y aura bientôt plus de blondes?

Il nous l'annonce. Il nous le prouve par des calculs aussi hargneux que cette déplaisante affirmation.

M. Mason établit que vers l'an 2500, il sera impossible de rencontrer sur la surface de la terre d'autres dames blondes que celles que nous concédera le henné.

Et il s'en réjouit, sous le prétexte que lorsque les vraies blondes auront disparu la moyenne de la longévité humaine se relèvera, "les vraies blondes résistant moins que les brunes aux maladies et à l'atmosphère déprimante des villes".

Cela est bien extraordinaire... et ce qui est extraordinaire aussi: M. Mason n'a pas d'opinion sur les rousses.

La résistance des cheveux.

Un savant qui a sans doute du temps à perdre s'est amusé (?) à compter les cheveux de ses semblables. Il a trouvé qu'en moyenne l'homme possède 30,000 cheveux.

Un cheveu long de dix centimètres, pouvant supporter un poids de 180 grammes, il en conclut que nos 30,000 cheveux peuvent soulever 5,400 kilos. Il ne faut pas cependant en conclure que si nous attachions notre chevelure à un camion lourdement chargé, nous pourrions le faire démarquer, car le cuir chevelu céderait facilement. Et cependant nous avons vu des acrobates chinois, attachés par leur tresse, se laisser glisser sur un fil de fer et trainer cinq ou six personnes, c'était d'ailleurs avant la Révolution, au temps où les Chinois avaient encore cet appendice capillaire.

Autrefois aussi les Romains fabriquaient de très solides câbles avec des cheveux pour leurs catapultes. Les Japonais, eux, se servent de cheveux de femme pour faire des cordes et même ils leur attribuent une puissance surnaturelle et les appellent des "cordes sacrées". N'est-ce pas du dernier galant?

Après Lyon et Nantes, voici le Havre qui interdit aux femmes le port d'épingles non garnies de protège-pointes. Beaucoup se résignent de bonne grâce; d'autres protestent véhémentement.

— Dame! ce sont des disciples d'Epicure...

THEATRES.

ORPHEUM.

"The Fountain of Youth in Six Spouts" présenté par la troupe de Gus. Edwards a eu un grand succès.

Les autres numéros du programme ont été également remarquables. Wm Raynore, Viola Keene & Co., dans la scène sportive intitulée "Between Races" ont vivement intéressé l'auditoire.

A signaler aussi Miss Venita Gould, Bobbe et Young, Lowe et de Vere, danseurs excentriques, et enfin les Clairmont Bros. Comme d'habitude de fort bonnes vues cinématographiques terminent la soirée.

OPERA FRANÇAIS.

La représentation de "Faust" dimanche en matinée a été certainement la meilleure que nous ayons eu de cet opéra jusqu'à présent. Aussi les applaudissements ne furent pas ménagés aux excellents artistes, Mlle Yerna, MM Putzani, Montano et Bernard. Le ballet a eu également sa part de succès.

Le soir un public nombreux assistait à la représentation de "Josephine" vendue par ses sœurs. Comme d'habitude Mlle Cortez et M. Joubert ont été les triomphateurs de la soirée; ils étaient d'ailleurs très bien secondés par une excellente troupe.

La Bohème a toujours été une des plus grandes attractions pour le public de la Nouvelle-Orléans. La représentation de ce soir attirera certainement un grand nombre de amateurs de l'œuvre charmante de Puccini. D'après la vente des billets il est probable qu'il y aura une salle comble. M. Layolle a choisi les interprètes avec discernement. Mlle Yerna la charmante de Mme Butterfly, interprétation qui lui vaut tant de succès, nous présentera Mimi, Rodolphe, le poète, sera confié à M. Putzani.

Le jeune ténor a prouvé jusqu'à présent être un artiste d'un réel mérite. M. Combes jouera le rôle de Colline et M. Bernard celui de Schuandari. Enfin le rôle de Musette sera interprété par Mlle Cortez, qui est charmante dans tous ses rôles.

Jeudi soir, Manon, avec Mlle Yerna et M. Putzani. Samedi, Werther, une autre œuvre délicieuse du grand Massenet.

Bureau de location de 10 h à 5 h, chez Werlein, 605 rue du Canal.

TULANE.

Les films de Rainey, exhibés au Tulane dimanche soir et pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, sont certainement merveilles.

Tout le monde a plus ou moins lu concernant la vie animale de la jungle africaine. Les récits des chasses de Roosevelt et des explorations de Livingstone et de Stanley ont initié beaucoup de lecteurs aux mystères du Continent Noir. Mais il restait à un Mississippien, Paul J. Rainey, de présenter en Amérique les vues vues animées des hôtes des forêts mystérieuses. Un conférencier des plus intéressants, M. Reginald Carrington, commente les vues animées et ses récits sont très instructifs. Ce spectacle est une véritable étude de zoologie.

CRESCENT.

"A Man and His Wife" a été joué dimanche soir au Crescent devant une salle comble et cette pièce a eu un très grand succès. M. Thomas E. Shea qui joue le principal rôle a été très applaudi.

Le sujet de la pièce est une étude sur l'honneur du foyer. Un des axiomes est le suivant: "Un homme a besoin d'un associé dans l'existence, il doit le trouver en la personne de sa femme. La pièce est morale du commencement à la fin. C'est l'éternelle histoire de l'ami qui cherche à mettre le trouble dans un ménage, mais tout finit heureusement.

Hier soir on a joué "Dr Jekyll & M. Hyde", déjà présenté à la Nouvelle-Orléans. Le succès n'a pas été moindre que la veille.

Ce soir on donnera "The Bells".

La troupe qui accompagne M. Shea est très bonne.

— Mais pourquoi le provoquer? — Je le croyais l'ami pour lequel était morte Françoise.

— Oh! — Il n'est que son assassin.

Le chirurgien considéra son jeune ami. Le croyait-il ou non? Demanderait-il signe de surprise? Ou bien son expérience de la comédie tragique qu'est la vie, des complications des êtres et des complications des circonstances, la laissait-elle sans étonnement?

An bout d'un instant, il prononça: — Son assassin, dites-vous? Et aussi le père de l'enfant!

— Et aussi le père de l'enfant.

— C'est lui qui l'a fait qu'il levé?

— Oui, c'est lui.

— Mais alors?...

— Oh! je sais ce que vous allez me dire, mon cher maître: un nom de quel droit empêcherai-je un père de reprendre son fils? D'abord, j'ai la loi pour moi. J'ai reconstruit l'enfant. Lui, l'a réel, abandonné...

— Mais... si vous l'avez reconstruit, Delchamps, c'est vous qui le lui avez pris.

— Oh! mon cher maître...

— Ecoutez... Je vous en prie...

— Les conventions que les hommes appellent des lois...

— Hé!... hé!...

— Patience!... je vous en...

Feuilleton

-DE-

L'ABELLE DE LA N. O.

DU SANG

DANS LES

TENEbres

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

TROISIEME PARTIE

Autour d'un Berceau

Aut.

— Et naturellement, vous voyez les mettre en mouvement la haute police? — C'est fait mon intention immé-

diatement. Je demandai tout de suite à une audience au Ober de la Sûreté.

— Vous l'avez eu?

— Je n'y suis pas allé. Mais, tenant je devrais y être. J'ai prétexté l'appel au sujet d'un client au plus mal. J'ai fait remettre... Avant, j'ai voulu vous voir.

— Moi!...

Les papiers de Delchamps battirent comme si le son altéré de ce mot l'eût meurtri physiquement.

Les deux hommes se regardèrent.

Il y eut un silence.

Et, tout à coup un bruit sourd et secoué remplit la pièce. Des dessous montèrent les applaudissements. On acclamait la jeune comtesse de Gramaille, dont la voix bouleversante arrachait aux retraites des âmes les douleurs et les désirs les mieux soignés.

— Ah! mon pauvre enfant, compris le grand chirurgien, j'ai peur que vous n'ayez eu tort.

— C'est moi qui ai eu tort, s'écria précipitamment Delchamps. Et je suis aujourd'hui à quel point. Votre bonté a cédé à mon égarement. Mais quel mari, quel amant, trou de douleur, n'est agi de même? Cette femme adorée, qui revenait, expriment d'une mystérieuse blessure, — qui me révélait, pour la première fois, en un mot balbutié, indistinct, l'existence d'un en-

fant... J'ai cru... Vous aviez cru comme moi...

— Nous nous sommes rendus à l'évidence, interrompit doucement Perrotot, pour ma part, je ne pouvais m'y résoudre... Françoise ne me paraissait pas être la femme qui peut accepter le nom d'un loyal garçon en lui cachant une maternité irrégulière... Cependant...

— Elle n'était pas cette femme-là en effet, affirma passionnément le vent.

— Une victime que coupable... C'est ce que nous avons supposé... Vous avez agi avec la plus noble magnanimité, Delchamps...

— Et vous... — Je n'étais pas le mari. Mais quel problème pour ma conscience!... Ne pas dénoncer l'assassin!... laisser croire à une mort naturelle... Vous ne songez, je le comprends, qu'à sauvegarder l'honneur de cette infortunée... Eviter à ce pauvre jeune corps la profanation de l'autopsie, des orisettes abominables de la foule, des descriptions de journaux, à cette chère mémoire, le scandale, à cette honte... Quels accents vous avez trouvés pour me convaincre!

Le praticien célèbre hochait la tête. Le doute qui s'élevait en lui hésitait à s'exprimer. Toutefois, les lèvres longues se parurent le cœlier plus longtemps.

— Je me suis souvent deman-

dé depuis... Hélas! mon pauvre Delchamps... Je devais trop bien. Ce scandale, que nous avons écarté de la mère, il va éclater autour de l'enfant... Et qu'en adviendra-t-il?

L'autorité qui haussait le front de maître sous le poids des cheveux encore drus, qui étincelait dans le regard semble hésiter. Pour la première fois de sa vie, cet homme qui pouvait regarder l'assaisers en face et lui dire: "Je n'ai fait que du bien... connaît à un faible degré — condition insupportable pour lui! — l'anxiété de jugement des autres.

L'être de sensibilité, de délicatesse, qui en est la cause présente un malaise et se souffrit plus que lui-même.

— Mon cher maître, je sais très bien implorer votre pardon, me plier sous votre volonté, sous votre main, surtout sous la direction de votre conscience... Perrotot dit, avec une nuance de ébahissement:

— Vous...

— Ce que vous présentez est plus qu'exalté. La réalité dépasse toute prévision. Je viens de découvrir, aujourd'hui même, l'innocence de Françoise: "Victime plus que coupable", disiez-vous généralement. Revenez à "victime" et non coupable. On l'a assassinée cause d'un secret son par représailles amoureux!... L'enfant n'était pas le sien.

— Que dites-vous!

— Ce dont je suis sûr. Ce dont

je vous donnerai la preuve...

— Inutile. Ma pensée y correspond. Rappelez-vous ce que je vous disais devant sa forme pare: "C'est presque la déposition d'une jeune fille". Seulement, par quels chemins êtes-vous arrivé?

— Sa confession, que j'ai trouvée enfouie. A peine jeune docteur, elle fut amenée, les yeux bandés, en automobile, après d'une jeune femme, qu'elle délivra. On la fit recouvrer de nuit, et elle se retrouva seule, en pleine campagne, avec le non-venu dans les bras...

— Telle soupçonné qui était la mère?

— Non.

— Et le père?

— Je le connais.

Perrotot bondit.

Raymond, qui ne cherchait pas à créer des effets, mais allait droit au but, déclara aussitôt:

— C'est le prince Boris Omiroff.

— Boris Omiroff!... répéta le chirurgien, avec une stupeur horrifiée. Boris Omiroff!... Mais il est ici, en bas, parmi mes invités.

— Non! cria Delchamps, se dressant.

Le ressort de farceur qui le jeta hors de son siège agit avec une si brusque violence, que le professeur Perrotot, comme s'il eût craint des vagues de fait immédiates, se leva sans tarder et se précipita sur le bras du jeune

homme.

— Pardon! fit Delchamps. Ça était plus fort que moi. Et il se rasait.

— C'est d'ailleurs la première fois qu'il vient chez nous, observez le chirurgien. Des amis ont demandé à ma femme une invitation pour lui. Vous savez... la maison d'un bonhomme un peu connu... c'est un terrain neutre et international. J'ai coupé quelques choses dans la chair d'a peu près toutes les grandes familles de l'Europe.

— Mais... sa blessure?...

Je ne le croyais pas remis.

— Il porte encore le bras en écharpe.

— Vous savez qu'il s'est fait arranger de la sorte pour ne pas se battre avec moi?